

FLORA TRISTAN: DE LA NÉCESSITÉ DE FAIRE BON ACCUEIL AUX FEMMES ÉTRANGÈRES

MARTINE REID

Université de Lille-3

Dans son traité *De la nécessité de faire bon accueil aux femmes étrangères* (1835), Flora Tristan (1803-1844), l'écrivaine française qui adopte l'état psychologique d'une étrangère dans son propre pays, traite de la situation des femmes "étrangères" qui voyagent seules en France et/ou commencent une nouvelle vie dans le pays, en particulier à Paris. Politiquement engagée auprès des plus défavorisés à partir du socialisme, Tristan propose la création d'une association pour ces femmes. En assimilant les deux groupes d'"étrangères" (nationales et non nationales), car elle pense que le même type d'accueil doit être fourni à toutes, Tristan préconise l'aide à la voisine nécessiteuse, voisine qui est à la fois un sujet national ou un sujet en transit, une femme sans-papiers ou une réfugiée.

MOTS CLÉS: Flora Tristan, *De la nécessité de faire bon accueil aux femmes étrangères*, littérature et immigration, littérature et socialisme, femmes voyageurs au XIX siècle.

Flora Tristan: De la nécessité de faire bon accueil aux femmes étrangères

En su tratado *Necesidad de dar buena acogida a las mujeres extranjeras* (1835), Flora Tristan (1803-1844), la escritora francesa, que adopta la condición psicológica de extranjera en su propio país, trata la situación de las mujeres "extranjeras" que se encuentran viajando solas por Francia y/o empezando una nueva vida en ese país, especialmente, en París. Comprometida políticamente con los más desfavorecidos desde el socialismo, Tristan propone la creación de una asociación para esas mujeres. Al equiparar a los dos grupos de "extranjeras" (nacionales y no), diseñando para ambos el mismo tipo de acogida que se les debe proporcionar, Tristan aboga por la ayuda a la vecina necesitada, ya sea el sujeto nacional, el sujeto en tránsito, la inmigrante indocumentada o la refugiada.

PALABRAS CLAVE: Flora Tristan, *Necesidad de dar buena acogida a las mujeres extranjeras*, literatura e inmigración, literatura y socialismo, mujeres viajeras en el diecinueve.

Flora Tristan: De la nécessité de faire bon accueil aux femmes étrangères

The French writer Flora Tristan (1803-1844) chose to adopt for herself the psychological condition of "foreigner" in her own country, and in her treaty *De la nécessité de faire bon accueil aux femmes étrangères* (1835) she deals with the situation of "foreign" women who are travelling or starting a new life in France, particularly in Paris. Tristan, a socialist who was politically engaged with the underprivileged, proposed the creation of an association for those disadvantaged women. By placing both groups of "foreigners" (nationals and aliens) on the same level, and by proposing that both groups be received equally, Tristan advocates aiding the

female neighbor in need, and considers as neighbors national subjects as well as subjects in transit, illegal immigrants and refugees.

KEY WORDS: Flora Tristan, *De la nécessité de faire bon accueil aux femmes étrangères*, literature and immigration, literature and socialism, women travelers in the nineteenth century.

Pour Angeles Sirvent

Grâce à Dieu, depuis longtemps, j'ai rejeté loin de
moi l'esprit de *nationalité*, sentiment étroit,
mesquin, qui ne peut engendrer que le mal.

—FLORA TRISTAN, *Journal*¹

En préambule, l'histoire d'une voyageuse

Avant de considérer le texte bref publié par Flora Tristan en 1835 et portant sur la situation propre aux femmes qui voyagent seules, plusieurs points peuvent être rappelés qui la concernent directement.

L'histoire personnelle de Flora Tristan est complexe, on le sait,² et résulte directement des temps troublés qui ont été vécus, des deux côtés des Pyrénées, par les victimes des guerres de conquête napoléoniennes. Une jeune fille de la bourgeoisie parisienne, Anne-Pierre Laisnay, rencontre à Bilbao Mariano Tristan y Moscoso, fils de grands propriétaires terriens péruviens et officier au service du roi d'Espagne. Comme le raconte Flora Tristan dans son récit autobiographique *Pérégrinations d'une paria*, un prêtre français émigré marie clandestinement les jeunes gens en Espagne en 1802 (2004: 49). Suite à quoi, le jeune couple gagne la France et s'installe rue de Vaugirard à Paris. Quelques mois plus tard naît une petite fille qui reçoit au baptême le nom de Flore. La brusque disparition du père en 1807, juste avant la naissance d'un deuxième enfant qui mourra à l'âge de neuf ans, provoque une série de difficultés sérieuses: le mariage des Tristan n'ayant pas de valeur légale en France, les deux enfants issus du couple sont déclarés "naturels" et leur mère ne peut prétendre à aucun héritage de la part d'une famille qui n'a pas eu connaissance du mariage de leur fils et n'entend pas reconnaître ses enfants.

Énième histoire compliquée entre personnes de nationalités différentes qui n'ont pas pris la mesure des lois en vigueur, énième histoire d'amour qui se termine tragiquement, énième déclassement social du fait que les enfants du couple n'ont pas été reconnus et que la jeune veuve se retrouve pratiquement sans argent, ce qui va l'obliger à aller vivre aux portes de Paris et à travailler.

¹ Cette citation extraite du journal de Flora Tristan figure dans la longue préface de Denys Cuche à la réédition de *Nécessité de faire bon accueil aux femmes étrangères* (1988: 53).

² Pour plus de détails, on se rapportera aux biographies de Dominique Desanti, *Flora Tristan, la femme révoltée* (2001, 2^e édition), extrêmement bien documentée, et Evelyne Bloch-Dano, *Flora Tristan, la femme-messie* (2001).

Toutefois la jeune Flore vit le décès de son père et les conséquences qui en résultent comme un véritable traumatisme qu'elle n'aura de cesse de vouloir réparer, pratiquement et symboliquement, tout au long de sa vie. Autrement dit, si sa situation personnelle n'est pas absolument singulière, sa réaction à l'égard de ce qui lui est arrivé, l'énergie qu'elle va déployer, le dynamisme qu'elle va trouver pour conduire sa vie et non la subir l'est à tous égards. C'est en ceci que réside la personnalité de celle qui se fera appeler plus tard Flora Tristan.

Ouvrière dans une imprimerie dès la fin de son adolescence, elle épouse à dix-huit ans son employeur, André-François Chazal, dont elle a trois enfants. L'homme est de naturel brutal et se montre parfois extrêmement violent. Quelques années plus tard, Flora Tristan réussit à s'en séparer dans des conditions particulièrement difficiles et à placer ses enfants. Suite à quoi, elle entend, seule, prendre sa situation en main mais aussi réagir au vu de celle des autres, qui lui paraissent dignes d'être associés à la sienne, entendus et défendus. Elle a trente ans quand elle part pour le Pérou dans l'espoir d'être reconnue par la famille de son père et de recouvrer l'argent qui lui revient. Sa démarche est promise à l'échec, mais elle y a gagné en indépendance, et même en notoriété puisqu'elle tire de son voyage et de son séjour au Pérou un récit qui paraît d'abord en partie sous forme d'articles dans la *Revue de Paris* avant d'être publié sous le titre *Pérégrinations d'une paria*. Le titre le dit, l'auteure a parfaitement intégré l'idée qu'elle n'est qu'une "paria", un être déclassé et méprisé comme ces parias de l'Inde auxquels Germaine de Staël a comparé les femmes "qui cultivent les lettres" dans son ouvrage *De la littérature* paru en 1800 (1991: 342). Elle a introjecté la violence d'une situation jugée intenable et la retourne, par la plume, vers l'extérieur.

Ceci peut constituer le premier temps d'une rébellion active contre l'ordre, la loi, l'argent, qui lui ont fait défaut et qu'elle investit au nom d'une justice qui fait de même cruellement défaut aux plus démunis. Le deuxième temps de cette rébellion n'est plus lié directement à sa situation personnelle. À trois reprises, Flora Tristan se rend à Londres. Elle y enquête sur les prolétaires, visite les quartiers où s'entassent Irlandais et Juifs, s'informe du sort des femmes dans les prisons et les maisons de prostitution et elle rencontre quelques figures du parti travailliste anglais. Elle publie *Promenades dans Londres* à trente-sept ans, en 1840, sorte de reportage sur ce qu'elle a vu davantage qu'essai historico-politique sur la situation de la classe ouvrière.³ Elle figure à cet égard comme l'un des premiers "reporters" au sens moderne du terme, et l'une des premières femmes à

³ Voir l'édition qu'en a donné François Bédarida (1978). Sous le même titre, j'ai réédité quelques chapitres parmi les plus significatifs de cet ouvrage dans la série "Femmes de lettres" (2008).

lier journalisme et enquête sur le terrain.⁴ Repris au Stendhal des *Promenades dans Rome*, le titre insiste une deuxième fois sur le voyage, la mobilité, la déambulation, le mouvement. Mouvement physique, si volontiers interdit aux femmes de l'époque, ou pour le moins contraint quand il n'est pas empêché,⁵ mais aussi mouvement psychologique, en ceci que Flora Tristan se laisse "impressionner" par le monde et les images révoltantes qu'il présente, qu'elle en tire parti pour rendre compte, avec précision, de ce qu'elle a vu, non sans dissimuler sa révolte, sa colère et la violence des sentiments qui l'animent.

Quatre ans plus tard, liée davantage à quelques figures du socialisme (Victor Considérant, Agricol Perdiguier, Victor Schoelcher, Eugénie Niboyet et Armand Barbès compte au nombre de ses correspondants), elle s'engage dans un tour de France dans l'espoir de réaliser l'union ouvrière qu'elle a appelée de ses vœux dans une brochure qui porte ce nom. Cette fois, ce n'est pas en fille rebelle ou en reporter audacieuse mais en figure de rassemblement national que Flora Tristan se (re)présente. "C'est une femme active, courageuse, sincère, je crois, mais pleine d'orgueil, de confiance dans l'infailibilité de ses découvertes socialistes qui ne sont qu'enfantillages", écrit George Sand qui l'a brièvement rencontrée, regrettant par ailleurs qu'elle se soit arrogée "le monopole de la défense des classes prolétaires" (1969: 509). Ultime voyage au cours duquel Flora Tristan trouve la mort, accidentellement, à l'âge de quarante-et-un ans. Elle laisse un journal des premières étapes de son voyage qui sera édité plus tard sous le titre *Le Tour de France*.

Dans tous les cas, les publications scandent la pérégrination, la "promenade", le "tour", comme autant de défis à une situation qui relevait au départ, on l'a noté, de l'anecdotique: le mariage clandestin des parents de Flora Tristan, le décès de son père quand elle est enfant, une vie conjugale très difficile sont autant de signes et de temps troublés (ceux de la fin de la Révolution, de l'Empire et de la présence française en Espagne) et d'une condition féminine toujours précaire, assujettie au masculin de toutes les façons. Flora Tristan y *répond*, de manière intense, par ce qui, en principe, est le plus inaccessible aux êtres de son sexe et de sa condition, le voyage.

Femmes, voyages et "nécessité"

Comme elle le rappelle en préambule de son petit ouvrage de 1835, Flora Tristan a très tôt mesuré les difficultés que rencontre toute femme quand il s'agit de

⁴ Voir sur ce point la conférence que Michelle Perrot a consacrée à Flora Tristan en décembre 2011, disponible en ligne sur le site de la BnF, et le chapitre sur Flora Tristan "enquêteuse" dans *Les Femmes ou les silences de l'histoire* (1998: 301-312).

⁵ Voir les observations de Michelle Perrot dans "Sortir" (1998b: 227-258). Sur les femmes dans l'espace urbain, voir aussi Catherine Nesci, *Les flâneuses et le flâneur: les femmes et la ville à l'époque romantique* (2007).

quitter son domicile et de se retrouver seule dans la rue, sur la route, en diligence, en train ou en bateau. Difficulté liée à son sexe d'abord, en particulier quand on voyage seule sans motif "sérieux", la recherche d'un emploi ou la nécessité de rejoindre sa famille par exemple. Sur le bateau qui la conduit au Pérou, Flora Tristan, seule femme à bord, cache un moment son sexe puis le révèle au commandant de bord, le capitaine Chabrié, qui se met en tête de l'épouser, selon la logique qui suppose que le féminin a besoin de protecteur mais aussi qu'il est "naturellement" la proie de convoitise masculine. Difficulté liée à sa condition d'étrangère ensuite, puisque c'est en Française qu'elle débarque au Pérou, ne parlant pas la langue du pays, même si elle a émis en route quelques observations contre l'attitude généralement méprisante et cancanière des Français à l'étranger (Tristan, 2004: 180).

La position de Flora Tristan est toutefois ambiguë. Tout d'abord parce qu'elle dissimule sans cesse sa situation familiale (elle est alors séparée de son mari et mère de famille) aux hommes qui l'entourent et lui font la cour sur le bateau. "Mademoiselle Flora" s'en trouve flattée (les *Pérégrinations d'une paria* évoquent ses rêves d'amour de manière assez candide et ses regrets de se trouver prisonnière d'un mariage malheureux et indissoluble). Par ailleurs, à l'égard de sa "nationalité", elle a construit un discours qui relève de la petite mythologie personnelle. Elle tient beaucoup en France à affirmer qu'elle n'est pas du pays, qu'elle est "étrangère", ce dont devraient témoigner son prénom (qu'elle a en réalité modifié, puisqu'elle a reçu au baptême celui de Flore), son nom (qui pourtant, à moins de porter un accent, peut passer pour français) et ses traits physiques (elle a les cheveux et les yeux noirs, ce qui n'a rien d'exceptionnel). "—Mais, Mademoiselle, lui déclare l'un des voyageurs sur le bateau qui la conduit au Pérou, vous êtes Française". À quoi Flora Tristan répond: "Je suis née en France, mais je suis du pays de mon père. C'est le hasard qui fait que nous naissons dans un lieu plutôt que dans un autre. Regardez mes traits et dites-moi à quel pays j'appartiens" (2004: 152).⁶ La difficulté de *l'appartenance*, inlassablement alimentée par l'histoire de la "fabuleuse" identité paternelle, trouve en ceci son signe le plus patent. Flora Tristan opte pour le père contre la mère, pour l'imaginaire contre la réalité, choisissant, de manière arbitraire, de *figurer* le Pérou en France, alors même que le voyage dans sa "patrie" supposée lui révélera le caractère absolument étranger d'une culture à laquelle elle ne peut s'identifier et dans laquelle elle ne peut se reconnaître. Il faudra semble-t-il attendre la fin de sa vie pour la voir déclarer qu'au fond "le principe de *nationalité*" est condamnable, comme la citation placée en exergue en fait état.

Il y a dans la personnalité de Flora Tristan, que les contemporains, George Sand en tête, jugeront sympathique mais assez limitée intellectuellement, une

⁶ La réplique survient dans le cadre d'une conversation où Flora Tristan prend la défense des Péruviens, alors qu'elle n'est pas encore arrivée au Pérou.

part de mythomanie qui se retrouvera dans la plupart de ses démarches publiques. Tout du long, Flora Tristan agit somme toute de manière *illégitime* (elle n'a aucun mandat particulier pour se faire introduire auprès des hommes politiques du parti travailliste qu'elle rencontre à Londres, pas plus qu'elle n'a de légitimité particulière pour se lancer dans un tour de France qui devrait avoir pour objectif de rassembler les ouvriers et ouvrières du pays dans un même mouvement), comme si sa fameuse *origine*, d'autant plus affabulée qu'elle est irrémédiablement perdue, marquait puissamment une vie consacrée à se donner une légitimité en réalité impossible: elle n'est pas Péruvienne, elle n'est pas représentante du parti socialiste ou de quelque groupe d'inspiration saint-simonienne, aucune mission ne lui a été officiellement confiée quand elle quitte Paris pour entreprendre son tour de France. Il y a chez elle une détermination "folle" que le voyage permet de réaliser sur le mode du passage, littéral, à l'acte: corps en mouvement, tête emplie de projets de justice servent (aussi) à manifester la très grande souffrance de celle qui fut bâtarde, orpheline et femme violentée par son mari. Son souci de quitter ces formes insidieuses mais combien efficaces d'enfermement et de passivité douloureuse, sa sensibilité et sa générosité manifestes à l'égard des défavorisés de toutes sortes comportent ainsi leur part d'ombre: soucieuse de transformer son histoire personnelle en récit mythique, inspirée par Dieu lui-même (la plupart de ses textes en font état), déterminée parfois jusqu'au délire, tour à tour sentimentale, dépressive et "emportée", Flora Tristan l'est aussi, sa correspondance en témoigne (Michaud, 2004).

Ces précisions permettent sans doute de mieux saisir la nature et le sens de l'étonnant petit texte de 1835. L'éditeur parisien qui le publie, Delaunay, est notamment spécialisé dans la publication de brochures à caractère politique. *Nécessité de faire bon accueil aux femmes étrangères* en est une.⁷ Flora Tristan est alors totalement inconnue et la brochure, qui compte une quarantaine de pages dans sa version de 1988, a peut-être été publiée à compte d'auteur (elle comporte ses seules initiales). Elle semble avoir été tirée à peu d'exemplaires et être demeurée à peu près ignorée du public.

De quoi s'agit-il? De réfléchir sur la situation des femmes "étrangères" quand elles se trouvent seules en voyage en France et plus précisément à Paris. Sous le qualificatif d'*étrangère*, Flora Tristan englobe en réalité toutes celles qui n'appartiennent pas à un lieu donné, qui ont quitté leur ville ou leur village d'origine: toute provinciale arrivant à Paris, toute femme non Française voyageant en France ou s'y fixant. Texte d'actualité? Assurément: les années 1830 se caractérisent par une émigration relativement importante, rappelle l'éditeur du texte, et ce alors que depuis 1804 le code civil ne garantit plus le respect des droits

⁷ La BnF conserve deux exemplaires de l'ouvrage, trop abîmés pour être communiqués (ils peuvent être consultés sur microfiches). Comme indiqué plus haut, le texte a été réédité par Denys Cuche avec une postface de Stéphane Michaud en 1988.

qu'aux seuls Français. Flora Tristan y voit une conséquence du dévoiement des idées de la Révolution.⁸

Après quelques déclarations préliminaires aux accents socialiste, religieux et sentimental, l'auteure dresse une typologie des femmes en voyage. Les premières sont des voyageuses "culturelles" (Françaises ou étrangères), ce sont des femmes de milieu aisé qui voyagent pour leur plaisir et pour se cultiver. Les secondes "viennent à Paris amenées par des spéculations de commerce, des procès et autres affaires de ce genre" (Tristan, 1988: 61); seules, elles sont souvent dupes de leurs interlocuteurs. "La troisième classe enfin, la plus nombreuse, la plus intéressante" (61) est constituée par des femmes qui, pour toutes sortes de raisons, fuient leur pays ou leur famille: "c'est à Paris, explique Flora Tristan, que l'on trouve la vertu qui y pleure et y meurt ignorée, le désespoir qui y gémit et s'y tord les mains en silence, et le malheur à l'attitude calme et résignée" (61); ces "étrangères" sont le plus généralement pauvres et très isolées et la société ne semble leur réserver qu'une solution, "le vice" (65). Flora Tristan se plaît à évoquer leur sort à la manière de ces chromos populaires qui font alors florès et ne manque pas d'imaginer un bon jeune homme volant au secours d'une femme injustement livrée à elle-même:

Seules dans leur chambre, elles ignorent ce qui se passe dans l'immense désert où elles sont venues se cacher [Paris]; de même que l'étranger qui passe dans la petite rue boueuse qu'elles habitent ignore aussi qu'il y a, au fond de la cour du petit hôtel qu'il a devant lui, une jeune fille, une jeune femme, peut-être sa compatriote, qui a grand besoin de son secours. (64)

Suite à quoi, après avoir invité les Parisiennes à voyager pour s'instruire et pratiquer cet "esprit d'observation" (69) dont toute femme est naturellement pourvue, dit-elle, l'auteure imagine de répondre à une situation révoltante par la création d'une "société pour les femmes étrangères" dont elle précise le fonctionnement pendant une douzaine de pages. La devise de cette société est "vertu - prudence - publicité" (73) et son instigatrice en a rédigé les statuts dans les moindres détails: composition de la société et âge minimum de ses membres des deux sexes (25 ans), montant de la cotisation annuelle (30 francs pour les femmes, le double pour les hommes), présidence et vice-présidence, constitution d'un réseau d'hôtels garnis propres à accueillir les "étrangères", ruban et médaille portés par les membres de la société ("un large ruban vert, bordé de chaque côté d'un liseré rouge" supportant une "médaille d'argent" (76)).

Article 17: Chaque membre [...] sera tenu à donner aide et protection à toute étrangère qui viendrait lui demander secours en le reconnaissant à

⁸ Le propos est développé dans l'introduction de Denys Cuche (p. 50sq.)

l'insigne qu'il porte; et qui indique qu'il appartient à la *Société des Étrangères*. (*id.*)

“Enfin, précise encore Flora Tristan, [les étrangères] ne seraient plus seules dans cet immense Paris, où nous voulons établir le centre de notre première association; elles pourraient parler de leur douleur à des êtres bons et compatissants” (77). L'association aurait par ailleurs un véritable droit de regard sur les étrangères qui entreraient en contact avec elle:

Chaque étrangère, en se présentant à la société, sera tenue de faire connaître ses noms véritables [...], les causes pour lesquelles elle a quitté son pays, le lieu de sa demeure, et enfin quels sont ses moyens d'existence; le tout sous le sceau du secret, si elle le croit convenable. (81)

Après avoir fustigé les mœurs relâchées du pays et de l'époque, en avoir appelé à la justice divine et au grand principe de la perfectibilité, Flora Tristan se livre à une “péroraison” où elle fait valoir sa confiance dans l'avenir et rappelle sa propre situation:

Notre France, si belle, si grande par les nouvelles idées qui y fermentent, répondra avec un écho retentissant à l'appel que nous lui adressons. Elle ne demande qu'à marcher vers la perfection, aussi sommes-nous heureux de pouvoir lui montrer un nouveau sentier ouvert devant elle. [...] Si l'exécution de notre projet a lieu [...] nous bénirons Dieu de nous avoir abreuvées de cuisantes douleurs pendant dix longues années, car de ces mêmes malheurs est née l'idée de ce projet, qui pourrait servir si efficacement la cause que nous servons, l'humanité. (84-85)

Ton (emphatique et déclamatoire), style (assez maladroit), arguments (parfois décousus), projet (qui rappelle certains discours religieux et saint-simoniens par les termes employés comme par sa dimension résolument associative), statuts de la société eux-mêmes, l'ensemble, en dehors de son titre à première vue intéressant pour signaler un “problème”, laisse perplexe. On comprend que Flora Tristan, très marquée par son voyage au Pérou qui l'a conduite à voyager seule dans la province française avant de monter à bord du *Mexicain*, très marquée aussi par les innombrables difficultés rencontrées alors qu'elle fuyait un mari violent, donne libre cours à sa colère et à son imagination pour rêver d'une société auprès de laquelle les femmes seules, manquant de relations autant que d'argent, pourraient se manifester et trouver du secours; la “nécessité” est le fruit direct d'une expérience difficile qu'il est également apparu *nécessaire* d'exprimer (propos liminaires et conclusion le rappellent avec force). Ces nécessités se télescopent, qui ont pour point de départ une expérience cuisante.

L'idée de départ est bonne, et les quelques brèves observations sur les femmes se trouvant seules à Paris sont dignes d'intérêt. Flora Tristan est-elle la seule à commenter le "phénomène"? Les saint-simoniennes ont-elles commenté la chose dans quelque journal ou brochure? Il serait intéressant de le savoir. La brochure toutefois est assez fantaisiste, en particulier au vu des statuts de la société imaginée par Flora Tristan, sorte d'association caritative aussi contraignante pour ses membres que pour les "étrangères" qui souhaiteraient s'adresser à elles et eux. Par ailleurs, même s'il s'agit d'attirer, légitimement, l'attention sur le sort des femmes seules, les considérations faites par Flora Tristan sur le statut, le rôle, les rapports des hommes et des femmes relèvent le plus généralement du cliché, comme cela s'observe encore dans *Pérégrinations d'une paria*.

De la nécessité de faire bon accueil aux femmes étrangères appartient à un genre qui a connu à la Révolution un succès considérable: ainsi que l'a rappelé Carla Hesse (2001), des milliers de publications de ce type, portant sur toutes espèces de sujets et faisant entendre, avec plus ou moins de talent et de conviction, toutes espèces de requêtes, ont alors vu le jour, le nombre des imprimeurs parisiens s'en trouvant multiplié pour l'occasion. Les femmes ne devaient pas être en reste, puisque si le nombre de celles qui publient double entre les années 1789 et 1799, elles sont principalement auteures de brochures (celles-ci représentent 20% de l'ensemble de leurs publications). Le texte de Flora Tristan prend place dans cette catégorie, qui continue de fleurir sous la Monarchie de Juillet. Il signale une réelle liberté d'expression après la forte censure exercée durant les dernières années de la Restauration, et la possibilité accordée à tout(e) citoyen(ne) de faire imprimer son "opinion". Sans doute est-il souhaitable de réserver un meilleur accueil aux femmes qui voyagent seules et d'imaginer pour elles, au besoin, des établissements spécifiques dans lesquelles elles seraient bien traitées, ne seraient pas soupçonnées de mauvaise vie et ne seraient pas laissées seules à elles-mêmes. Toutefois, la jeune trentenaire de retour du Pérou rappelle ces femmes nombreuses, au degré d'instruction très variable, que la colère, le dépit, le sentiment d'injustice poussent à s'exprimer et à se faire imprimer. Signe réjouissant sans doute d'une prise de conscience et de parole qui n'est plus réservé seulement aux hommes (et aux gens cultivés), mais signe d'un problème majeur, que les écrits de Flora Tristan rappelleront sans cesse, celle de l'éducation des filles, et en particulier des filles des classes populaires.

En forme de critique, et de conclusion

Manifeste dès le début des années 1980, l'intérêt pour l'œuvre et la personne de Flora Tristan trouve naturellement sa place dans le renouvellement des sujets critiques de l'époque: d'une part, les historiennes, Michelle Perrot en tête, travaillent alors à exhumers quelques figures phares du socialisme et de l'action

sociale dans son versant féminin; d'autre part, quelques spécialistes de littérature cherchent à revaloriser et à publier des femmes auteurs dont les œuvres ont complètement disparu de l'histoire littéraire. Une première publication de lettres de Flora Tristan par Stéphane Michaud en 1980 (puis, avec un corpus revu et élargi, en 1995 et en 2003), quelques colloques consacrés à son œuvre ensuite, dont le premier en 1984 sous la direction de Stéphane Michaud toujours (Michelle Perrot y a parlé de "Flora Tristan enquêtrice") ont suscité des curiosités multiples et ont conduit à la publication de deux biographies, la première que l'on doit à Dominique Desanti en 2000, la seconde à Évelyne Bloch-Dano en 2001. Depuis, l'œuvre et la personne de Flora Tristan ont acquis un statut canonique, tant dans l'histoire du socialisme que dans l'histoire et la littérature des femmes. L'auteure des *Pérégrinations d'une paria* a été volontiers rapprochée de George Sand, de Pauline Roland, de Louise Michel, voire de Rosa Luxembourg.

En réalité, pour intéressante et significative qu'elle soit, l'œuvre de Flora Tristan doit sans doute être ramenée, aujourd'hui que nous en avons une plus exacte connaissance, à de plus justes proportions —pour le moins dans le domaine de la littérature. Elle n'est pas sans rappeler l'œuvre d'Olympe de Gouges, ses qualités littéraires demeurant généralement assez minces, en particulier quand il s'agit d'un roman tel que *Méphis ou le prolétaire*, publié en 1838. Les publications de Flora Tristan ressortissent plus justement à ce que l'on peut appeler, à la suite de Pierre Bourdieu quand il parle de photographie, un *art moyen* de la littérature, ces récits de soi comme tout le monde peut en écrire, ces brochures comme tout le monde peut en publier avec plus ou moins de talent (Bourdieu, 1966). Témoin, Flora Tristan l'est de manière exemplaire, et témoin audacieux compte tenu du milieu auquel elle appartient et de son mince niveau d'instruction.

Militante généreuse, socialiste à sa manière, féministe non sans contradictions manifestes, c'est peut-être comme "reporter" que Flora Tristan signe son travail le plus original, les *Promenades dans Londres*. Cette œuvre impose un regard acéré et bien informé sur une grande ville moderne, telle que Paris ne l'est pas encore tout à fait à l'époque. Flora Tristan n'écrit pas *bien*, pas plus d'ailleurs qu'elle n'évite les jugements trop simples ou les conclusions hâtives, mais, exactement comme dans la brochure de 1835, elle a appréhendé quelque chose de neuf, saisi quelques défauts majeurs de son époque, et souhaité participer, par l'écrit et la publication, au grand débat d'idées qui agite la France et l'Europe. C'est en ceci qu'elle trouve sa juste mesure, ni trop petite ni trop grande, maillon courageux d'une quête de justice pour les femmes et les "prolétaires".

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bloch-Dano, Évelyne (2001), *Flora Tristan, la femme-messie*, Paris, Grasset.
- Bourdieu, Pierre (1966), *Un art moyen. Essai sur la photographie*, Paris, Éditions de Minuit.
- Cuche, Denys (1988), “La femme étrangère ou l’altérité redoublée”, *Nécessité de faire bon accueil aux femmes étrangères*, Paris, L’Harmattan.
- Desanti, Dominique (2001), *Flora Tristan, la femme révoltée*, 2^e édition, Paris, Hachette.
- Hesse, Carla (2001), *The Other Enlightenment. How French Women Became Modern*, Princeton, NJ, Princeton University Press.
- Michaud, Stéphane (éd.) (2004), *Flora Tristan. La Paria et son rêve*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- Nesci, Catherine (2007), *Les flâneuses et le flâneur: les femmes et la ville à l’époque romantique*, Grenoble, Ellug.
- Perrot, Michelle (1998a), “Flora Tristan ‘enquêteuse’”, *Les Femmes ou les silences de l’histoire*, Paris, Flammarion, “Champs”: 301-312.
- (1998b), “Sortir”, *Les Femmes ou les silences de l’histoire*, Paris, Flammarion, “Champs”: 227-258.
- Sand, George (1969), *Correspondance*, Georges Lubin (éd.), Paris, Garnier, tome VI.
- Staël, Germaine de (1991), *De la littérature*, Gérard Gengembre et Jean Goldzink (éds.), Paris, Garnier-Flammarion. [1800]
- Tristan, Flora (1978), *Promenades dans Londres*, François Bédarida (éd.), Paris, Maspero. [1840]
- (1988), *Nécessité de faire bon accueil aux femmes étrangères*, Denys Cuche (éd.), Paris, L’Harmattan. [1835]
- (2004), *Pérégrinations d’un paria*, Stéphane Michaud (éd.), Arles, Actes Sud, “Babel”. [1837]
- (2008), *Promenades dans Londres*, Martine Reid (éd.), Paris, Gallimard, “Folio 2 €”. [1840]

